

JACQUES HENRIET L'AMATEUR QUI DEVINT ARCHÉOLOGUE

par Willibald Sauerländer

Dans le monde des archéologues et des historiens de l'art, Jacques Henriet était un homme à part. Il n'était ni professeur, ni fonctionnaire. Il n'aspirait pas à faire carrière et ne recherchait pas les honneurs des sociétés savantes. Il aimait simplement les monuments anciens et les belles choses, et l'aspect artisanal de travail de l'érudit était pour lui un bonheur. Il venait d'ailleurs. Sa jeunesse, il l'avait passée en Afrique du Nord, loin des monuments chrétiens. Puis il avait fait des études de philosophie. Il parlait volontiers de « son maître » Étienne Gilson, et il connaissait son Platon. Plus tard, ses activités professionnelles n'eurent rien à voir avec l'histoire de l'art. Collectionneur passionné, il fréquentait le marché aux puces et les salles de vente parce qu'il avait le goût des vieilles choses, qu'il aimait l'odeur du bois, le ton mat de l'étain et le lustre du cuivre et, surtout, la pierre et les sculptures. Il collectionnait aussi les vieux livres. Il avait son Montaigne, son Mercier dans des éditions anciennes. Il aimait la lecture, mais d'une manière plutôt exclusive. Il lisait et relisait Saint-Simon. C'était un passionné de Stendhal. De Flaubert au contraire il disait « ça m'ennuie », et il touchait à peine un auteur moderne. Il allait jusqu'à Proust et Valéry. C'était un grand voyageur, mais là aussi il avait ses pistes, dont il ne se détournait que rarement : la vieille France – la France profonde –, l'Italie – Florence et Rome plutôt que Venise ou Naples – et un peu l'Angleterre. Depuis qu'il était arrivé en France en 1944, à la Libération, il n'avait jamais quitté l'Europe et on ne pouvait le persuader de faire un saut aux États-Unis. Sa réponse était : « Je ne m'y sentirais pas bien ». Bref, c'était un Français de vieille souche. Quoique plutôt rationaliste et sceptique, volontiers ironique, il était pieux avec une grande discrétion. Un jour il décida d'étudier la beauté spirituelle des vieilles églises et devint ainsi archéologue et historien de l'architecture, sans jamais renier sa qualité d'amateur qui lui prêtait parmi les hommes de carrière un rare privilège : il restait toujours un peu marginal. Il approchait de la cinquantaine lorsqu'il commença à faire des études d'histoire de l'art – à jouer à l'étudiant –, à Paris IV avec Louis Grodecki et à l'École Pratique des Hautes Études avec Alain Erlande-Brandenburg. Bientôt, il publia des articles qui étaient des monographies d'églises gothiques ou romanes sans prétention, sans ambition théorique mais d'une précision exquise et d'une très fine sensibilité. Quelques-uns de ces articles sont devenus des modèles.

Il avait 52 ans quand il publia dans le *Bulletin monumental* sa première étude archéologique, consacrée à Saint-Mathurin de Larchant, une église de pèlerinage située aux abords de la forêt de Fontainebleau et dépendant du chapitre de Notre-Dame de Paris. Avec cette publication, il noua des liens avec la Société Française d'Archéologie qui devait jusqu'à sa fin rester sa famille scientifique. L'article était tiré d'un mémoire de maîtrise qu'il avait soutenu à Paris IV sous la direction de Louis Grodecki. Saint-Mathurin de Larchant était un édifice presque oublié et tout à fait isolé. Cette situation a certainement touché Henriot, qui aimait les lieux cachés. Par l'examen des textes et une analyse subtile de la mouluration, il montra l'étroite parenté du chœur de Larchant et de la nef de Notre-Dame de Paris. L'observation était convaincante et a été généralement acceptée. On peut même aller plus loin et penser que le chapitre de Notre-Dame avait probablement chargé son architecte de la construction de cette dépendance. Ainsi avait-il avec ce premier article gagné ses éperons d'archéologue patenté.

Mais l'attrait et la surprise – la fine fleur – de ce texte de néophyte résident ailleurs. Peut-être justement parce qu'il venait d'ailleurs, J. Henriot avait gardé un sens de l'esthétique de l'architecture médiévale qui dépassait l'horizon archéologique. Ainsi, il ne se lassait pas de louer la « parfaite harmonie des proportions », le « volume unique inondé de lumière », la « beauté résultant de la plénitude des volumes ». Lui qui prônait toujours que l'examen archéologique d'un monument devait être méticuleux et serré, était ébloui par la beauté discrète de ce chœur gothique modeste et délaissé. Ce lecteur attentif de Valéry savait mêler l'exactitude à la poésie. Aussi est-il frappant qu'il ait préféré éviter l'étude des grands monuments – les cathédrales du XIII^e siècle par exemple. Il les admirait, certes, mais il avait une méfiance presque timide du colossal. Il était en revanche touché par « l'admirable équilibre » du chœur de Larchant.

Même si on voulait dater plus tôt le chœur de Larchant – plus tôt même que ne le proposait Henriot, ce qui n'est pas impossible –, Saint-Mathurin resterait toujours un édifice de la seconde génération gothique. Après cette étude, il entreprit de remonter vers l'origine, la formation de l'architecture gothique en Île-de-France sous Louis VI et le début du règne de Louis VII, c'est-à-dire aux années 1120-50. Il voulait explorer « l'aube » du nouveau style, sa genèse. Depuis la seconde guerre mondiale, on avait beaucoup spéculé sur l'inspiration néo-platonicienne, sur l'incidence de la politique royale sur le gothique « dionysien » – en Amérique et en Allemagne d'ailleurs plus qu'en France. D'autres historiens de l'art avaient décrit avec beaucoup de finesse « l'évolution » de la conception de l'espace et de la plastique murale dans la première architecture gothique, selon une approche visiblement inspirée par l'histoire de l'architecture moderne. Jacques Henriot était trop sceptique et trop honnête pour céder à de telles tentations. Il choisit un autre chemin, beaucoup plus dur : l'étude serrée de quelques monuments significatifs « sur la base des sources documentaires et de l'analyse archéologique ». Il refusait les généralisations toutes faites et écrivait avec un certain stoïcisme : « Il n'est pas réjouissant de parvenir à des constats d'ignorance, mais ceux-ci doivent être préférés à la création des mythes ». Ce fut dans cet esprit rigoureux qu'il publia entre 1978 et 1985

ses grandes études sur Saint-Martin d'Étampes, Saint-Lucien de Beauvais et Saint-Germer-de-Fly. Dès lors, il parla moins de beauté et d'harmonie que dans son travail de débutant sur Larchant. Il était devenu un chasseur d'archives et il scrutait les murs.

Son travail sur Saint-Martin d'Étampes concernait un problème technique de la construction gothique qui semble l'avoir beaucoup intrigué. Le titre de son article, « Recherches sur les premiers arcs-boutants », est suivi d'une mention très modeste : « un jalon ». En 1919, un archéologue de grande renommée, un maître redoutable du positivisme le plus strict, Eugène Lefèvre-Pontalis, avait interprété les arcs-boutants de certaines églises de la première architecture gothique comme des additions ultérieures, des « réparations » d'une structure d'abord imparfaite et techniquement déficiente. Cette explication purement mécanique fut longtemps acceptée comme une sorte de dogme. Or il est très révélateur que J. Henriët en ait abordé la réfutation par un argument d'ordre non pas technique mais stylistique et esthétique. « Élément fondamental de l'écriture gothique à l'heure de sa perfection », écrit-il, « l'arc-boutant extérieur substitue au monde clos des églises romanes un univers ambigu où la dissolution des volumes l'emporte sur le rapport équilibré des masses, où l'importance des diagonales efface la continuité des surfaces murales ». L'arc-boutant n'est donc pas une « béquille » mais un élément structurel qui apparaît sous la forme d'essais et de tâtonnements dès le début de l'architecture gothique. Saint-Martin d'Étampes, monument secondaire, lourdaud, en offre l'un des premiers exemples conservés. Cet article a fait date.

De l'élévation de Saint-Martin d'Étampes, Henriët pensait qu'elle était inspirée par Saint-Étienne de Sens. En 1982, il consacra un long article à cette majestueuse cathédrale qui était toujours un peu demeurée dans l'ombre de Saint-Denis et dont le parti ne se laissait pas facilement insérer dans une vision simpliste, linéaire, de l'évolution de la première architecture gothique. Cet article aurait constitué l'*opus magnum* de Jacques Henriët s'il n'avait écrit huit ans plus tard un autre texte fondamental sur Saint-Philibert de Tournus. Dans l'étude de Sens, il se concentra sur « le parti du premier Maître » qui avait conçu avant 1140 le plan et l'élévation de la nouvelle construction. Les qualités esthétiques qu'il avait admirées dans le chœur de Larchant, il les retrouvait maintenant dans un édifice de grande allure et de vastes proportions. Il appréciait « la sobriété des volumes du haut vaisseau » et « la fusion de l'ensemble de la cathédrale en un ensemble unique ». Il était profondément fasciné par la « fidélité rigoureuse à un parti conçu avant 1140 », par le « respect de l'admirable équilibre des volumes défini au début des travaux », et faisait observer : « Il faut [en] souligner le caractère exceptionnel dans cette période de mutations rapides et d'inventions foisonnantes ». Le lecteur qui a bien connu Jacques Henriët est frappé par cette dernière phrase, dont la portée dépasse l'archéologie. C'était un conservateur dans le meilleur sens du terme. Il s'inquiétait – il se méfiait – des innovations permanentes qui sont la règle de notre époque. L'homogénéité, la continuité de l'architecture de la cathédrale de Sens ont dû lui être sympathiques. Sens est le seul très grand édifice gothique qui ait fait l'objet d'une de ses études, car c'est un monument d'une grandeur rare, presque

antique, qui se refuse dignement à tout effet spectaculaire. Il n'aimait pas le tapage visuel.

Par sa richesse documentaire, son article sur Sens est exemplaire. Il avait examiné plus de textes que tous ses prédécesseurs et poussé la comparaison des manuscrits jusqu'à la Bibliothèque du Vatican. Il avait aussi rassemblé une vaste documentation visuelle. Il savait prendre son temps. La hâte lui était suspecte. Il est ainsi parvenu à faire la lumière sur les transformations et restaurations que la cathédrale a subies depuis le XIII^e siècle. Il a ruiné les hypothèses arbitraires qu'une archéologie trop ambitieuse et trop savante avait accumulées. C'est seulement grâce à son étude que nous commençons à connaître Saint-Étienne de Sens.

Je serai plus bref sur ses deux articles suivants. En 1983 paraissait « Saint-Lucien de Beauvais. Mythe ou réalité ? ». L'église de cette abbaye bénédictine située aux portes de Beauvais, qu'on ne connaît plus que par des vues anciennes, des descriptions d'avant 1789 et des fouilles, n'appartenait pas elle-même à la première architecture gothique. Elle était plus ancienne. Néanmoins, induits en erreur par des modifications apportées à son chœur tréflé, certains historiens de l'architecture en avaient fait un « ancêtre » du fameux déambulatoire de Saint-Denis. C'est contre ce mythe scientifique que s'éleva Jacques Henriot, en montrant que la disposition des chapelles du chœur de Saint-Lucien avait dû être bien différente en réalité. Cette démystification est due au chasseur d'archives et à l'infatigable chercheur qu'il fut.

« Toute tentative de synthèse sur cette période charnière ne peut s'appuyer que sur un nombre limité de monographies répondant aux exigences de la recherche contemporaine (étude exhaustive des sources écrites, critique d'authenticité, notamment) ». Ainsi sonne l'une des premières phrases de l'article intitulé : « Un monument de la première architecture gothique : l'abbatiale de Saint-Germer-de-Fly », publié en 1985. Ce fut la dernière étude de Jacques Henriot sur « l'aube gothique ». On y découvre les mêmes qualités que dans ses travaux précédents sur Larchant ou sur Sens : l'examen serré des textes, des documents et du monument lui-même. Il entendait ainsi « rendre à Saint-Germer sa vraie place parmi les monuments du premier art gothique », et il y réussit.

Toutes ces études sur l'aube de l'architecture gothique faisaient partie d'un projet critique. L'intrus qu'était Jacques Henriot dans le corps des archéologues voulait révéler la complexité et la richesse créative des expérimentations de la première architecture gothique, qu'une histoire de l'art simpliste et « mythomane » avait voulu réduire au seul rayonnement de Saint-Denis et à l'initiative ingénieuse, visionnaire, d'une seule personnalité : l'abbé Suger. « Il n'est pas certain », écrivait-il, « que des poncifs comme le rôle primordial de l'abbatiale dionysienne ou des affirmations dogmatiques comme celles de l'apparition des arcs-boutants externes en 1180, aient été définitivement éliminés ». Il se mettait donc au travail, scrutait les documents et les pierres pour faire disparaître ces prétendus « faits bien établis ». Il est curieux d'observer que ces études qui mettaient en question l'hégémonie de Saint-Denis dans le processus d'élaboration de l'architecture gothique furent publiées dans les mêmes années où d'autres chercheurs – Michael Kitson, John Gage puis Christoph Marksches –

démantelaient le mythe de l'inspiration néoplatonicienne de l'entreprise sugérienne.

Il n'était pas dans l'intention de Jacques Henriët d'écrire une nouvelle histoire de la première architecture gothique. Il était trop sceptique – trop peu hegelien – pour vouloir créer à son tour de nouveaux mythes. Il se contentait de soumettre à la communauté scientifique des « modèles », sans en tirer des conclusions généralisantes. Peut-on espérer que d'autres chercheurs vont suivre son exemple et examiner d'autres édifices de la première génération gothique avec la même persévérance, peut-être en intégrant les sources liturgiques – ordinaires, coutumiers – qu'Henriët avait un peu trop négligées ? Mais peut-on vraiment l'espérer ? L'érudition patiente, dépourvue d'ambition, faite par pur plaisir, est devenue de nos jours un luxe rare. Jacques Henriët, l'amateur-chercheur, était une admirable figure anachronique.

En 1986, j'ai eu le rare privilège de visiter avec lui l'abbatiale de Romainmôtier. Pendant le trajet en voiture, il s'exclamait avec une vive joie : « À 62 ans, on peut encore se permettre des aventures ». C'était le moment où il se détournait de la première architecture gothique pour se lancer dans l'étude de la première architecture romane. Son aventure, ce fut l'exploration d'un des plus grands monuments du XI^e siècle, qui avait retenu l'attention de quelques archéologues fameux – tels que Ernst Gall ou Jean Valléry-Radot – mais était malgré tout resté énigmatique : Saint-Philibert de Tournus. En 1990 et 1992, Jacques Henriët publia dans le *Bulletin monumental* deux longs articles sur cet édifice, dans une perspective très vaste qui embrassait l'architecture préromane de la Catalogne à l'Italie du Nord, où il avait étudié sur place toutes les églises du XI^e siècle. Ce travail sur Saint-Philibert de Tournus est vraiment son *opus magnum*. Il est très différent de ses études sur la première architecture gothique. L'appréciation esthétique joue ici un moindre rôle. Il était dans la nature des choses que dans ce monument difficile, disparate, les problèmes archéologiques rentrassent en première ligne. Il fallait d'abord établir une chronologie convaincante des différentes parties de l'édifice, tâche difficile qu'Henriët résolut avec une prudence et une clarté superbes. Il fallait ensuite tisser tout un réseau de comparaisons pour sonder le terrain de la première architecture romane et fixer la place – ou la position unique – de la grande abbatiale bourguignonne.

Ces explorations concernaient quelques problèmes majeurs de l'architecture préromane, tels que l'origine et l'élaboration du déambulatoire à chapelles rayonnantes. Par l'examen des textes, de la structure et de la décoration des parties orientales de Saint-Philibert, Jacques Henriët montra que la crypte et le premier niveau du chevet forment un ensemble cohérent, qui fut construit sous l'abbé Bernier (1008/9-1028) et était achevé lors la consécration de 1019. C'était un renversement de toutes les opinions précédentes, qui dataient la crypte du X^e siècle et le premier niveau du chœur du XII^e. Avec une certaine fierté, surprenante chez lui, Henriët affirmait à la fin de son premier article sur Tournus : « La crypte et le premier niveau de l'église haute de Saint-Philibert constituent un des témoignages les plus précieux d'un parti que reprendront, en le remodelant de cent manières différentes,

quelques uns des plus remarquables édifices du monde roman comme du monde gothique ». Par la microscopie, il était arrivé à la macroscopie. En étudiant l'appareil des murs du chœur et des chapelles de Saint-Philibert, en observant le décor de chapiteaux qui souvent ne sont que des œuvres modestes ou même médiocres, il avait fait une découverte majeure pour l'histoire de l'architecture : le plus ancien chevet à déambulatoire et chapelles rayonnantes relativement bien conservé. Il était, certes, patient et méticuleux, mais il avait une curiosité passionnée pour les grands moments de créativité de l'architecture médiévale, pour « l'aube » des styles nouveaux.

L'étude de l'œuvre du « second Maître » de Tournus – celui auquel Henriet a attribué la galilée et la nef de l'église – se révèle non moins illuminante, mais la méthode est différente, plus délicate. Cette partie de Saint-Philibert est d'une troublante audace technique et se plaît à des solutions uniques et surprenantes. Pour en fixer la chronologie, les textes sont d'un secours limité. Confronté à cette documentation lacunaire, Henriet procéda comme un historien de l'architecture averti qui possédait une connaissance approfondie des monuments de l'Europe carolingienne et préromane. Comparant la galilée, sa structure, les supports et les modes de voûtement employés par le second Maître de Saint-Philibert avec d'autres édifices parfois très éloignés de la Bourgogne, il parvint à des conclusions solides : rien, dans ces parties de l'édifice, n'appartient au temps de l'abbé Bernier (1008/9-1028), comme on l'avait longtemps supposé. Ce fut sous son successeur, l'abbé Ardain (1028/1056), que furent construites la galilée, puis la nef, avec ses étonnantes voûtes en berceaux transversaux qu'Henriet regardait comme appartenant au même projet, bien qu'elles aient peut-être été exécutées un peu plus tard que le reste. Il a ainsi donné à Saint-Philibert, à ce monument énigmatique, sa place dans l'histoire de l'architecture du XI^e siècle. La galilée et la nef doivent selon lui être attribuées « aux années 1035-1055 ». Elles offrent le spectacle d'une « extraordinaire série d'expérimentations dans le domaine des voûtes comme des supports », série « qui précède », écrit-il, « les manifestations du nouvel ordre monumental, à partir des années 1060/70 ».

Tel est le résultat de son exploration de l'aube de l'art roman qui fut, après la première architecture gothique, son deuxième champ de recherches. Sur ce terrain aussi, il aimait attaquer les poncifs tels que les fameuses « bandes lombardes » qui, à Tournus, sont bien bourguignonnes et non une importation d'Italie. Suivant l'exemple de Marcel Durliat, il mit en question la notion même du « premier art roman » en tant que « art populaire » conçue par le grand architecte catalan Puig i Cadafalch dans le climat de 1900. Un moment, Henriet pensa élargir ses études sur l'architecture du XI^e siècle et parla d'un livre sur les monuments de l'Italie du Nord qu'il aimait tant. Une fois de plus, on admire sa grande curiosité. Lorsqu'il publia ses articles sur Tournus, il était depuis longtemps devenu un maître qui savait manier mieux que beaucoup d'autres les instruments de la recherche archéologique. Mais toujours il garda l'enthousiasme, la finesse de l'amateur.

Les deux articles sur Tournus ne figurent pas dans le présent volume, consacré à la première architecture gothique. Mais, dans ses toutes dernières années, Jacques Henriet s'était tourné vers un troisième terrain de

recherches : l'architecture cistercienne, dans la sphère d'influence de la cathédrale de Langres et de Clairvaux III. On peut lire ici son bel article sur « L'abbatiale cistercienne de Cherlieu » en Franche-Comté. Cherlieu avait été « la première fille de Clairvaux dans le comté de Bourgogne ». Il n'en reste aujourd'hui qu'une partie du mur occidental du bras nord du transept. Ce mur montre un appareil de cette perfection pure, cristalline, qu'on admire dans les églises cisterciennes et laisse deviner la rare qualité de l'édifice disparu. Encore en 1790, celui-ci était loué comme « un fort beau monument élevé par la piété et la magnificence des comtes de Bourgogne ». Henriet cite aussi la belle lettre de Montalembert sur les ruines de Cherlieu. Son dernier travail, mené avec une sage perspicacité, fut voué à une prudente reconstitution de ce monument perdu. Encore une fois le lecteur peut le suivre dans sa chasse aux archives et dans ses fines comparaisons entre les piliers de Cherlieu et ceux de la nef de Langres. Il était alors sur la piste de l'architecture cistercienne après la mort de saint Bernard, quand celle-ci admit une nouvelle opulence. Clairvaux III et Cherlieu en étaient de grands témoignages, avec la cathédrale de Langres comme source d'inspiration. Jacques Henriet essayait de les ressusciter pour leur rendre leur place dans l'architecture de la seconde moitié du XII^e siècle. Il procédait avec sa précision habituelle, qui est peut-être ici plus fine qu'auparavant. Il était devenu presque timide face à ce grand passé. Mais il y a derrière cet effort archéologique un côté émotif. On sent son bonheur dans l'évocation de la beauté perdue des monuments anciens. Un rare exemple.